



Cardinal de Retz

Œuvres

ÉDITION ÉTABLIE PAR MARIE-THÉRÈSE HIPP
ET MICHEL PERNOT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

CARDINAL DE RETZ

Œuvres

ÉDITION ÉTABLIE PAR MARIE-THÉRÈSE HIPP
ET MICHEL PERNOT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1984.

LA CONJURATION
DU COMTE
JEAN-LOUIS DE FIESQUE
[1665]

Au commencement de l'année 1547, la république de Gênes se trouvait dans un état que l'on pouvait appeler heureux, s'il eût été plus affermi¹. Elle^a jouissait en apparence d'une glorieuse tranquillité, acquise par ses propres armes, et conservée par celles du grand Charles Quint, qu'elle avait choisi pour protecteur de sa liberté². L'impuissance de tous ses ennemis la mettait à couvert de leur ambition, et les douceurs de la paix y faisaient revenir l'abondance^b que les désordres de la guerre en avaient si longtemps bannie; le trafic se remettait dans la ville avec un avantage visible du public et des particuliers, et si l'esprit des citoyens eût été aussi exempt de jalousie que leurs fortunes l'étaient de la nécessité³, on eût eu juste sujet de croire que cette république se fût relevée, en peu^c de jours, de ses misères passées, par un repos plein d'opulence et de bonheur; mais le peu d'union qui était parmi eux, et les semences de haine que les divisions précédentes avaient laissées dans les cœurs étaient des restes dangereux qui marquaient bien que ce grand corps n'était pas encore remis de ses maladies, et que sa guérison était semblable à la santé apparente de ces visages bouffis^d, sur lesquels beaucoup d'embonpoint^e cache beaucoup de mauvaises humeurs⁴. La noblesse, qui avait le gouvernement entre ses mains, ne^f pouvait oublier les injures qu'elle avait reçues du peuple dans le temps qu'elle

était éloignée des affaires. Le peuple, de son côté, ne pouvait souffrir^a la domination de la noblesse que comme une tyrannie nouvelle, établie contre les ordres anciens¹; une partie^b même des gentilshommes qui prétendaient à une plus haute fortune enviait couverte² la grandeur des autres : ainsi les uns commandaient avec orgueil; les autres obéissaient avec rage, et beaucoup croyaient obéir parce qu'ils ne commandaient pas assez absolument, quand la Providence permit qu'il arriva³ un accident qui fit éclater tout d'un coup ces différents sentiments, et qui confirma pour la dernière fois^c, les uns dans le commandement et les autres dans la servitude.

C'est la conjuration de Jean-Louis de Fiesque⁴, comte de Lavagne, qu'il faut reprendre de plus loin pour en connaître mieux les suites et les circonstances.

Au temps de ces fameuses guerres dans lesquelles Charles Quint, empereur, et François I^{er}, roi de France⁵, désolèrent toute l'Italie^a, André Doria⁶, sorti d'une des meilleures maisons de Gênes, et le plus grand homme de mer^e qui fût à cette heure-là dans l'Europe, suivait avec ardeur le parti de la France, et soutenait la grandeur et la réputation de cette couronne sur les mers, avec^f un courage, une conduite et un bonheur^g qui donnaient autant d'avantage à son parti que d'éclat à sa gloire particulière. Mais c'est un malheur ordinaire aux plus grands princes de ne considérer pas assez les hommes de service quand une fois ils croient être assurés de leur fidélité⁷; cette raison fit perdre à la France^h un serviteur si considérable, et cette perte produisit des effets si fâcheux, que la mémoire en sera toujours funeste et déplorable à cet État. En même temps que ce grand personnage fut engagé dans le service du Roi, en qualité de général de ses galères, avec des conditions qui étaient avantageuses pour ses intérêts et éclatantes pour sa réputation, ceux qui tenaientⁱ les premières places de la faveur et de la puissance dans les conseils commencèrent à envier et sa gloire et sa charge⁸, et formèrent le dessein de perdre celui qu'ils voyaient trop grand seigneur^j pour se résoudre jamais à dépendre d'autres personnes que de son maître. Comme ils jugèrent qu'il ne serait d'abord ni sûr ni utile à leur

dessein de lui rendre des mauvais offices auprès du Roi, qui venait de témoigner une trop bonne opinion de lui pour en concevoir^a sitôt une mauvaise, ils prirent une voie plus délicate, et, joignant les louanges aux applaudissements publics que l'on donnait aux premières armes que Doria avait prises¹ pour la France, ils se résolurent de lui donner peu à peu des mécontentements que l'on pouvait attribuer^b à la nécessité des affaires générales, plutôt qu'à leur malice particulière, et qui néanmoins ne laisseraient pas de faire l'effet qu'ils prétendaient : ils s'appliquèrent à donner à cet esprit altier et glorieux matière de s'échapper², pour avoir un moyen plus aisé de le ruiner^c dans l'esprit du Roi. Les affaires que sa charge lui donnait dans le Conseil ne fournirent à ceux qui y avaient toute l'autorité que trop d'occasions de le désobliger : tantôt l'on trouvait les finances trop épuisées pour fournir à de si hauts appointements; tantôt on le payait en mauvaises assignations; quelquefois ses demandes étaient trouvées injustes et déraisonnables; à la fin, ses remontrances sur les torts qu'on lui faisait furent rendues par les artifices de ses ennemis si criminelles auprès du Roi, qu'il commença d'être importun^d et fâcheux, et peu à peu il passa auprès de lui pour un esprit intéressé, insolent et incompatible^e. Enfin on le désobligea ouvertement en lui refusant la rançon du prince d'Orange⁴ son prisonnier, que son neveu Philippin Doria avait pris devant Naples, et que le Roi avait retiré de ses mains. On lui demanda même avec des menaces le marquis de Gaët et Ascagne Colonne pris à la même bataille⁵; on ne parla plus de lui tenir la parole qu'on lui avait donnée de rendre Savone⁶ à la république de Gênes; et comme on vit que cet esprit prenait feu au lieu de cacher ses dégoûts sous une modération apparente, ses ennemis n'oublièrent rien pour les accroître^f. M. de Barbezieux⁷ fut commandé pour se saisir de ses galères, et même pour l'arrêter s'il était possible : cette faute était aussi pleine d'imprudence que de mauvaise foi, et l'on ne saurait assez blâmer les ministres de France d'avoir, pour leur intérêt, trahi celui de leur maître et ôté à leur parti le seul homme qui pouvait le maintenir en Italie^g; et puisqu'ils vou-

laient le perdre, on peut dire qu'ils furent fort malhabiles de ne l'avoir pas perdu tout à fait, et de l'avoir laissé dans un état où il^a pouvait extrêmement nuire à la France en général et à eux-mêmes en particulier, par le chagrin que le Roi pouvait prendre de leurs conseils et par les mauvaises suites qu'ils avaient attirées contre son royaume¹.

Doria, se voyant traité si criminellement, fait un manifeste de ses plaintes, proteste qu'elles ne procèdent pas tant de ses intérêts particuliers que de l'injustice avec laquelle on refusait à sa chère patrie de lui rendre Savone, qui lui avait été tant de fois promise par le Roi. Il traite avec le marquis de Gaët, son prisonnier, se déclare pour l'Empereur, et accepte la généralité de ses mers; la conduite de ce vieux politique fut en cela pour le moins aussi malicieuse^b que celle des ministres de France, mais beaucoup plus adroite et plus judicieuse. On ne le peut excuser d'une ingratitude extraordinaire de s'être laissé emporter au mouvement d'une si dangereuse vengeance contre un prince à qui l'on peut dire qu'il avait obligation de tout son honneur, puisqu'il en avait acquis les plus belles marques en commandant ses armées, et il est difficile de le justifier d'une trahison lâche et indigne de ses premières actions^c, d'avoir commandé à Philippin Doria, son lieutenant, de laisser entrer des vivres dans Naples, alors extrêmement pressé par messire de Lautrec^d, au moment même qu'il protestait encore de vouloir demeurer dans le service du Roi; mais il faut avouer aussi que ce même procédé le doit faire passer^e pour un homme fort habile dans la politique intéressée, en ce qu'il mit avec tant d'adresse les apparences de son côté, que ses amis pouvaient dire que le manquement de parole dont il se plaignait pour sa patrie, était la véritable cause de son changement, et que ses ennemis ne pouvaient nier qu'il n'y eût été poussé par des traitements trop rudes et trop difficiles à souffrir : outre qu'il n'ignorait pas que le moyen d'être^e en beaucoup de considération dans un parti, était celui d'y apporter d'abord un grand avantage. En effet, il prit si bien son temps et ménagea sa révolte avec tant de conduite, qu'elle sauva Naples à l'Empereur, que les Français lui allaient ravir en

peu de jours si Philippin Doria eût continué de les servir fidèlement, et fit perdre un des plus grands capitaines qui fût jamais sorti de la France^a, et mit enfin [la] république de Gênes sous la protection de la couronne d'Espagne, à laquelle elle est si nécessaire^b à cause du voisinage de ses États d'Italie : aussi fut-ce la première action d'André Doria pour le service de l'Empereur, après qu'il se fut ouvertement déclaré contre le Roi¹.

Cet homme habile et ambitieux, connaissant, au point qu'il faisait, les intrigues de Gênes et les inclinations des Génois, ne manqua pas de ménager des esprits qu'on a de tout temps accusés d'aimer naturellement la nouveauté. Comme il avait beaucoup d'amis et de partisans secrets dans la ville^c, qui lui rendaient compte de ce qui s'y passait, il avait soin aussi d'y confirmer les uns^d dans le mécontentement qu'ils témoignaient du gouvernement présent, et d'essayer d'en faire naître dans l'esprit des autres; de persuader au peuple que les Français ne lui laissaient que le nom de la souveraineté, pendant qu'ils en retenaient tout le pouvoir; il faisait représenter à la noblesse l'image^e du gouvernement ancien qui avait toujours été entre ses mains²; et enfin il insinuait à tout le monde l'espérance du rétablissement général des affaires dans un changement.

Sa cabale étant faite, il s'approcha de Gênes avec ses galères; il mit pied à terre et rangea ses gens en bataille sans trouver aucune résistance; il marcha dans la ville suivi de ceux de son parti, qui avaient pris les armes au signal arrêté; il occupa^f les principaux lieux, et s'en rendit maître presque sans mettre l'épée à la main. Théodore Trivulce³, qui y commandait pour le Roi, perdit avec Gênes toute la réputation qu'il s'était acquise^g dans les guerres d'Italie, parce qu'il négligea de rompre les pratiques qui s'y étaient tramées, quoiqu'il en fût averti, et qu'il aima mieux^h, pour sauver sa vie et son argent, faire une honteuse composition dans le Châtelet⁴, que de s'ensevelir honorablement dans les ruines de cette place si importante au service de son maître.

Les Français ne furent pas plus tôt chassés de Gênes, que l'on entendit crier dans les rues le nom de

Doria, les uns suivant dans ces acclamations leurs véritables sentiments, les autres essayant de cacher, par des cris de joie dissimulés, l'opinion qu'ils avaient donnée en diverses occasions, que leurs pensées n'étaient pas conformes à la joie publique. Et la plupart se réjouissaient de ces choses, comme c'est l'ordinaire des peuples, par la seule raison qu'elles étaient nouvelles¹.

Doria ne laissa pas refroidir^a cette ardeur : il assembla la noblesse, lui mit le gouvernement entre les mains, et protestant qu'il n'y prétendait aucune part que celle qui lui serait commune avec tous les autres gentilshommes, il donna^b lui-même la forme à la République, et, après avoir reçu tous les témoignages imaginables des obligations que lui avaient ses concitoyens, qui lui érigèrent une statue en public avec le titre de *Restaurateur de la liberté* et de *Père de la patrie*², il se retira dans son palais, pour y goûter en repos le fruit de ses peines passées³.

Il y a beaucoup^c de personnes qui croient qu'en effet Doria avait terminé toute son ambition au présent qu'il faisait à son pays de la liberté, et que l'applaudissement général qu'il recevait des siens^d lui donnait plutôt la pensée de jouir de cette gloire avec tranquillité, que de s'en servir avec trouble pour des desseins^e plus élevés. D'autres ne se peuvent imaginer que le grand emploi qu'il avait pris tout de nouveau dans le service de l'Empereur, et le soin continuel qu'il eut toujours de tenir^f la noblesse de Gênes attachée à sa maison partissent d'un esprit enclin au repos et absolument désintéressé : ils croient qu'étant trop habile homme^g pour ne pas voir qu'un souverain dans Gênes ne pouvait plaire au Conseil d'Espagne, il voulait seulement l'entretenir^h par une modération apparente, et remettre de plus hautes entreprises à des temps plus favorables.

Sa vieillesse néanmoinsⁱ eût pu diminuer justement l'appréhension que l'on avait de son autorité, si l'on n'eût pas vu un autre lui-même dans une puissance presque égale à la sienne. Jannetin Doria, son cousin et son fils adoptif, âgé d'environ vingt-huit ans, était extrêmement vain, altier et insolent; il avait en survivance toutes les charges de son père⁵, et tenait par

ce moyen la noblesse de Gênes dans ses intérêts; il menait une façon de vie plus éclatante que celle d'un citoyen qui ne veut pas s'attirer de l'envie et donner de l'ombrage à la République. Il témoignait même assez ouvertement qu'il en dédaignait la qualité¹. L'élévation extraordinaire de cette maison produisit le grand mouvement dont^a nous allons parler, et donna ensuite un exemple mémorable à tous les États de ne souffrir jamais dans leurs corps une personne si éminente, que son autorité puisse faire naître le dessein de l'abaisser, et le prétexte de l'entreprendre³.

Jean-Louis de Fiesque, comte de Lavagne, sorti de la plus illustre et la plus ancienne maison de Gênes³, riche de plus de deux cent mille écus de rente^b, âgé de vingt-deux ans, doué d'un des plus beaux et plus élevés esprits du monde, ambitieux, hardi et entreprenant, menait, en ce temps-là, dans Gênes, une vie bien contraire à ses inclinations naturelles. Comme il était^c passionnément amoureux de la gloire, et qu'il manquait d'occasions d'en acquérir, il ne songeait qu'aux moyens d'en faire naître; mais, quelque peu de matière qu'il en eût alors, il eût pu se promettre néanmoins que son mérite lui aurait ouvert le chemin de la gloire où il aspirait, en servant son pays, si l'extrême pouvoir de Jannetin Doria^d, dont nous avons déjà parlé, lui eût laissé quelque lieu d'y espérer de l'emploi; mais, comme^e il était trop grand par sa naissance et trop estimé par ses bonnes qualités pour ne donner pas de l'appréhension à celui qui voulait attirer à lui seul toute la réputation et les forces de la République, il voyait bien qu'il ne pouvait avoir de prétentions raisonnables en un lieu où son rival était presque le maître, parce qu'il est certain que tous ceux qui prennent de l'ombrage ne songent jamais^f aux intérêts de celui qui le donne que pour le ruiner. Voyant donc qu'il devait tout appréhender de l'élévation de Doria, et qu'il n'avait rien à espérer pour la sienne, il crut être obligé de prévenir, par son esprit et par son courage, les mauvaises suites d'une grandeur si contraire à celle de sa maison; n'ignorant pas qu'il ne faut jamais rien attendre des personnes qui se font craindre, qu'une extrême défiance, et un

abaissement continuuel de ceux qui ont quelque mérite et qui sont capables de s'élever¹.

Toutes ces considérations^a mettant dans le cœur de Jean-Louis de Fiesque le désespoir de s'agrandir dans le service de sa patrie, lui firent prendre le dessein d'abattre la puissance de la famille de Doria, avant qu'elle eût acquis de plus grandes forces; et, comme le gouvernement de Gênes y était attaché, il forma la résolution de joindre le changement de l'un à la perte de l'autre.

Les grands fleuves ne font jamais de mal tant qu'ils demeurent dans leur lit naturel et que rien n'empêche^b leur cours; mais, au moindre obstacle qu'ils rencontrent, ils s'emportent avec violence, et la résistance^c d'une petite digue est cause bien souvent qu'ils inondent les campagnes qu'ils arroseraient avec utilité^d. Ainsi l'on peut juger que si le naturel du comte de Fiesque n'eût point trouvé le chemin de la gloire traversé par l'autorité des Doria, il fût assurément demeuré dans les bornes d'une conduite plus modérée, et aurait employé utilement pour le service de la République les mêmes qualités qui pensèrent la ruiner^e.

Ces sentiments d'ambition furent entretenus dans l'esprit du comte^f par les persuasions^g de beaucoup de personnes^h qui espéraient de trouver leurs avantages particuliers dans les désordres publicsⁱ; mais surtout par les sollicitations pressantes des Français, qui lui firent porter quantité de paroles, et faire des offres considérables : premièrement par César Frégose et Cagnino Gonzague^j, et ensuite par M. Du Bellay^k, qui eut des entretiens secrets avec lui par l'entremise de Pierre-Luc de Fiesque.

L'opinion commune de ce temps-là était que le pape Paul III^l, espérant d'abattre d'un même coup André Doria, qu'il haïssait pour quelques intérêts secrets, et ôter à l'Empereur, déjà trop puissant, un partisan redoutable dans l'Italie, avait travaillé soigneusement^m à nourrir l'ambition de Jean-Louis de Fiesque, et lui avait inspiré les plus forts mouvements du dessein d'entreprendre sur Gênes.

Il n'y a rien qui flatte si puissamment un homme de cœur, et qui le porte à des résolutions si hasardeuses,

que de se voir recherché par des personnes qui sont beaucoup au-dessus des autres ou par leur dignité ou par leur réputation. Cette marque de leur estime lui remplit d'abord l'âme d'une grande confiance de lui-même, et lui fait croire qu'il n'y a rien dont il ne soit capable; et, comme un naturel de cette qualité ne trouve point d'action qui soit au-dessus de son courage, il se porte aux plus grandes avec impétuosité, lorsque l'approbation de ceux qui doivent servir de règle à la conduite du reste des hommes lui persuade qu'elles ne sont ni extravagantes, ni impossibles, bien qu'elles semblent difficiles et violentes. Celle que Jean-Louis^a avait dans l'esprit devait par cette raison lui paraître glorieuse et facile, puisqu'il s'y voyait poussé par le plus grand prince de l'Europe et par le plus habile homme de son temps : l'un fut François I^{er}, qui donna ordre à Pierre Strozzi¹, en passant les montagnes voisines de Gênes avec des troupes, de l'en solliciter de sa part; et l'autre fut le cardinal Augustin Trivulce², protecteur de France à la cour de Rome, duquel il reçut tous les honneurs imaginables au voyage que le comte y fit pour se divertir en apparence, mais en effet³ pour communiquer plus aisément son dessein au Pape, et s'instruire mieux de ses sentiments.

Ce cardinal, qui était en grande réputation et qui passait pour un homme fort éclairé dans les affaires d'État, sut animer Jean-Louis par une émulation à laquelle il n'était que trop sensible, en lui mettant devant les yeux, avec tout l'art qui pouvait exciter sa jalousie, la grandeur présente de Jannetin Doria^c, et celle dont il commençait à s'assurer par les profondes racines qu'il donnait à son autorité; et augmentant ainsi l'envie qu'il avait contre l'une et la crainte qu'il avait conçue de l'autre, il lui représenta combien il est insupportable à un homme de cœur de vivre dans une république où il ne peut trouver aucun moyen légitime de s'élever, et où la grande naissance et le mérite ne mettent presque pas de différence entre des personnes illustres et les hommes les plus ordinaires⁴.

Après qu'il l'eut bien confirmé dans son dessein, il lui offrit toutes les assistances possibles^a de la part de

la France; et il pressa si fortement cet esprit déjà ébranlé, qu'enfin il témoigna d'accepter avec beaucoup de joie la proposition que l'on lui fit de lui donner^a la paie et le commandement de six galères^b pour le service du Roi, de deux cents hommes de garnison dans Montobio^c, d'une compagnie de gens d'armes^d, et de douze mille écus de pension, demandant néanmoins le délai pour en rendre une réponse assurée jusques à son retour à Gênes : tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus difficile en des affaires d'importance que de prendre sur-le-champ une dernière résolution^e, parce que la quantité de considérations qui se détruisent l'une l'autre, et qui viennent en foule dans l'esprit, font croire que l'on n'a jamais assez délibéré.

Les grandes actions ressemblent^e aux coups de foudre : le tonnerre ne fait jamais de violents éclats ni des effets dangereux que quand les exhalaisons dont il se forme se sont longtemps combattues; autrement ce n'est qu'un amas de vapeurs qui ne produit qu'un bruit sourd et qui, bien loin de se faire craindre, a de la peine à se faire entendre³. Il en est ainsi^f des résolutions dans les grandes affaires : lorsqu'elles entrent d'abord dans un esprit et qu'elles y sont reçues sans y trouver que de faibles résistances, c'est une marque infailible qu'elles n'y font qu'une impression légère et de peu de durée, qui peut bien exciter quelque trouble, mais qui ne sera jamais assez forte pour produire aucun effet considérable.

On ne peut pas^g désavouer avec raison que Jean-Louis de Fiesque n'ait considéré très mûrement et avec beaucoup de réflexion ce qu'il avait envie d'entreprendre; car, lorsqu'il fut de retour à Gênes, quoiqu'il eût un désir violent d'exécuter son dessein, il balança longtemps néanmoins sur les diverses routes qui le pouvaient conduire à la fin qu'il s'était proposée; et tantôt l'assistance^h d'un grand roi le faisait pencher vers le parti de se jeter entre les bras des Français, tantôt la défiance naturelle que l'on a des étrangers, jointe à un certain chatouillement de gloire, qui fait toujours souhaiter avec passion de ne devoir qu'à soi-même les belles actions que l'on veut faire, le portaientⁱ à chercher dans ses propres

forces des moyens qui eussent quelque proportion à de si grandes pensées, et peut-être que ces divers mouvements eussent plus longtemps agité son esprit, et tiré quelque temps les choses en longueur, s'il n'eût eu^a, à tous moments, de nouveaux et de justes sujets d'indignation contre l'orgueil extraordinaire de Jannetin Doria, qui portant son insolence jusques à mépriser généralement tout le monde^b, traita le comte de Fiesque, depuis son retour, avec des façons si hautaines, qu'il ne put s'empêcher^c de prendre feu ouvertement, et de témoigner qu'il ne consentait pas à la servitude honteuse de tous ses concitoyens^d.

Les politiques ont repris cette conduite de peu de jugement^e, suivant en ceci la règle générale, qui veut que l'on ne fasse jamais la moindre démonstration de colère contre ceux que l'on hait, que dans le moment que l'on porte le coup^e pour les abattre; mais s'il a manqué de prudence dans cette occasion, il faut avouer que c'est une faute ordinaire aux grands courages, que le mépris irrite trop violemment pour leur donner le temps de consulter leur raison et de se rendre maîtres d'eux-mêmes. Cette faute a servi du moins à le mettre à couvert du blâme que quelques historiens^f lui ont voulu donner, en disant qu'il avait l'esprit naturellement couvert et dissimulé, qu'il était plus intéressé qu'ambitieux, et plus amoureux de la fortune que de la gloire^g : cette chaleur^g, dis-je, que l'on a remarquée dans son procédé, fait voir qu'il ne s'est porté à cette entreprise que par une émulation d'honneur et une ambition généreuse, puisque tous ceux qui se sont engagés dans de semblables desseins par un esprit de tyrannie et des intérêts qui ne vont point à la grande réputation, ont commencé par une patience toujours soumise et des abaissements honteux.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Jannetin Doria, dont l'insolence allait jusqu'à un excès insupportable, et qui s'était persuadé qu'il était inutile de ménager par amour ceux qu'il tenait déjà par la crainte et par l'intérêt, avança de beaucoup la résolution de Jean-Louis de Fiesque, en ce qu'il augmenta, par toute sorte de mauvais traitements, l'aversion qu'il avait contre lui, et parce qu'il lui donna lieu par cette conduite de

se servir utilement pour son entreprise du mépris avec lequel il prétendait abattre tout le monde, et de les employer quelque jour contre lui-même¹.

Le cardinal Augustin Trivulce^a, qui savait bien qu'il ne faut pas en ces occasions laisser refroidir les esprits des jeunes gens, lui envoya, incontinent après son retour à Gênes, Nicolas Foderato, gentilhomme de Savone et allié de la maison de Fiesque, pour tirer la réponse de ce qu'il avait résolu. Celui-ci l'ayant trouvé plus aigri que jamais, et dans l'état que nous venons de dire, lui fit signer tout ce qu'il voulut^b, et s'en retourna aussitôt pour faire ratifier le traité par les ministres du Roi qui étaient à Rome; mais il n'eut pas fait trente ou quarante lieues qu'il fut rappelé en grande diligence, le comte ayant fait réflexion qu'il s'était trop précipité, et qu'il^c ne devait pas conclure une affaire de cette importance sans en conférer avec quelques-uns de ses amis dont il connaissait la capacité. Il en appela trois sur la fidélité desquels il pouvait s'assurer, et qu'il estimait extrêmement pour leurs bonnes qualités, et, après^d leur avoir déclaré en général la résolution qu'il avait prise de ne plus souffrir le gouvernement présent de la République, il les pria de lui dire leur avis sur ce sujet^e.

Vincent Calcagno^e de Varèse³, serviteur passionné de la maison de Fiesque et homme de jugement, mais d'un esprit assez timide⁴, commença son discours avec la liberté que lui donnaient ses longs services, et, s'adressant au comte, il parla de la sorte :

« Il me semble que l'on a beaucoup de raison de plaindre le malheur de ceux qui sont embarqués dans les grandes affaires, parce qu'ils sont comme sur une mer agitée où l'on ne découvre aucun endroit qui ne soit marqué^f par quelque naufrage; mais il est juste de redoubler ses frayeurs quand on voit des particuliers et de jeunes personnes que l'on aime exposées⁵ à ce danger, puisque les uns n'ont pas assez de force pour résister à une navigation si pénible, ni les autres assez d'expérience pour éviter les écueils et se conduire heureusement au port. Tous vos serviteurs doivent être sensiblement touchés^g des mouvements où vous porte votre courage. Permettez-moi de vous dire qu'ils sont au-dessus^h de votre jeunesse et de

Appendices

HISTOIRE DE LA CONJURATION DU COMTE JEAN-LOUIS DE FIESQUE [1682]	1055
AVIS DÉSINTÉRESSÉ SUR LA CONDUITE DE MONSIEUR LE COADJUTEUR	1088

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

LA CONJURATION DU COMTE JEAN-LOUIS DE FIESQUE	
<i>Notice</i>	1099
<i>Note sur le texte</i>	1103
<i>Table des sigles</i>	1110
<i>Notes et variantes</i>	1110
PAMPHLETS	
<i>Notice</i>	1161
<i>Chronologie de la Fronde pour servir à l'intelligence des Pamphlets et des Mémoires</i>	1164
<i>Note sur le texte</i>	1176
<i>Table des sigles</i>	1176
<i>Notes et variantes</i>	1177
MÉMOIRES	
<i>Notice</i>	1204
<i>Note sur le texte</i>	1221
<i>Table des sigles</i>	1241
<i>Notes et variantes</i>	1243

Appendices

HISTOIRE DE LA CONJURATION DU COMTE JEAN-LOUIS DE FIESQUE [1682]	
<i>Notice</i>	1722
<i>Notes</i>	1725
AVIS DÉSINTÉRESSÉ SUR LA CONDUITE DE MONSIEUR LE COADJUTEUR	
<i>Notice</i>	1736
<i>Notes</i>	1738
Cartes et plans	1745
Index	1755
Index des noms de personnes et de personnages	1757
Index des noms de lieux et d'œuvres littéraires	1795

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LA CONJURATION DU COMTE JEAN-LOUIS DE FIESQUE [1665]

PAMPHLETS

MÉMOIRES

Appendices

HISTOIRE DE LA CONJURATION
DU COMTE JEAN-LOUIS DE FIESQUE
[1682]

AVIS DÉSINTÉRESSÉ SUR LA CONDUITE
DE MONSIEUR LE COADJUTEUR

Introduction

par Marie-Thérèse Hipp

Chronologie de la vie de Retz

par Michel Pernot

Bibliographie

Note sur la présente édition

Notices, notes et variantes

Cartes

Index